

Discours et matérialisme.

Quelques points d'articulation entre la pensée althussérienne et l'analyse du discours dite « française »

Marie-Anne Paveau

D'une façon générale, l'inconscient est dans le sujet une scission du système symbolique, une limitation, une aliénation produite par le système symbolique (Lacan, *Séminaire I, Les écrits techniques de Freud, 1953-1954*)

Je présente ici sous forme de notes thématiques un peu désordonnées ce qui m'est venu à la lecture et l'écoute des deux premières séances du séminaire sur la réception des matérialismes (22 septembre et 6 octobre 2007).

Cela concerne l'analyse du discours dite française (désormais ADF), menée (plutôt que fondée) par Michel Pêcheux entre 1969 (date de parution de *Analyse automatique du discours*) et sa mort en 1983. Je suis linguiste, inscrite dans le domaine de l'ADF dont j'essaie de maintenir la rigueur et la complexité, et je travaille actuellement avec une collègue belge, Laurence Rosier (ULB), à une histoire théorique et idéologique de ce courant, histoire bien difficile à faire pour plusieurs raisons (Paveau, Rosier 2005) que je me propose d'expliquer dans un premier temps. Ensuite je livrerai quelques remarques sur des concepts communs à l'appareillage théorique d'Althusser, de l'analyse du discours et de la psychanalyse lacanienne (la métaphore, le réel et l'altérité), dont j'essaierai de montrer qu'ils travaillent ensemble.

1. L'analyse du discours entre matérialisme historique et théorie de l'inconscient

L'ADF a été un extraordinaire moment théorique dans la linguistique française, dont est sorti un appareil conceptuel robuste et rigoureux, émanant d'un « intellectuel collectif » mené par la figure particulière de M. Pêcheux. Le foisonnement théorique et méthodologique de ce courant (qui n'est pas le « syncrétisme théorique » sympathique mais sans rigueur qu'épinglent Stéphane Legrand et Guillaume Sibertin-Blanc dans la première séance), et son ancrage très fort dans les réalités politiques, idéologiques et sociales des années 1960 à 1980, en rend cependant l'approche difficile actuellement. J'en décris ici trois traits majeurs, qui constituent autant d'obstacles à la compréhension de ce corpus théorique.

1.1. L'interdisciplinarité.

Le corpus interdisciplinaire d'où est issue l'ADF (psychanalyse, philosophie, histoire, sciences du langage) représente une somme de lectures croisées difficilement réalisable pour de simples humaines, même rompues à la littérature et à la lecture rapide.

– *La psychanalyse*, surtout à travers le séminaire de Lacan, commencé en 1953, imprègne de manière parfois souterraine et invisible tous les travaux de l'époque, particulièrement la pensée d'Althusser (surtout à partir de 1963, quand Lacan le contacte et qu'un lien s'établit entre eux, voir Althusser 1992, Roudinesco 1993), et celle de Pêcheux, qui suit dès 1968 le séminaire de Laplanche à Sainte-Anne et flirte dans tous ses textes avec la psychanalyse, même si les références précises ne sont pas mentionnées (Laplanche 1968). On sait d'ailleurs qu'il en est de même pour la pensée de Foucault (Birman 2007). Mais c'est une époque où les références précises (nom, titre, date) ne sont pas vraiment là règle et où la pensée ressemble plus à une imprégnation collective qu'à une organisation explicite d'inspirations et d'emprunts.

– *La philosophie*, c'est essentiellement le corpus marxiste, ou plutôt celui qu'Althusser reconstruit, et donc multiplié, par sa relecture. Chacun connaît l'étendue et la complexité de ce double corps de textes, double car les textes de Marx sont « doublés » par leur relecture althussérienne, comme l'indique très

explicitement le titre de *Lire* « *Le Capital* », qui n'est pas un titre stéréotypique d'ouvrage philosophique. On sait que la philosophie d'Althusser est en quelque sorte une méta-philosophie. L'ADF a puisé son énergie théorique dans ce corp(u)s-là, comme l'indique J.-J. Courtine, un élève de M. Pêcheux, dans la thèse de 3^e cycle qu'il réalise sous sa direction et qu'il publie dans un numéro de *Langages* en 1981 :

« Cet ensemble de travaux vise ce qu'on a pu appeler (Pêcheux 1975) l'"articulation" de la linguistique et du matérialisme historique, comme "science de l'histoire des formations sociales et de leurs transformations", et plus particulièrement cette partie du matérialisme historique désignée comme "théorie des idéologies" dans la relecture du corpus marxiste entre prise par LA » (Courtine 1981 : 12).

Et à la page suivante :

« Si l'analyse du discours a affaire à des objets que traverse la lutte des classes, si, en analyse du discours politique, tout discours concret renvoie à une position déterminée dans la lutte idéologique de classes, alors il est bien possible que le sens premier d'une intervention du matérialisme historique dans ce champ théorico-pratique soit de venir y rappeler les principes, oubliés de manière différente par le sociologisme ou le théoricisme, du primat de la contradiction sur les contraires ainsi que du caractère inégal de la contradiction » (Courtine 1981 : 13).

– *L'histoire*, convoquée directement à partir du matérialisme historique, comme discipline étroitement articulée à la linguistique. Pas de discours sans histoire du discours, et pas d'histoire du discours sans discours de l'histoire puisque le discours se définit comme production verbale configurée par ses conditions socio-historiques de production. Les historiens sont présents autour de Pêcheux dans l'ADF des débuts (Régine Robin, Jacques Guilhaumou, parmi les plus connus), ils tentent de faire entrer la dimension discursive dans le travail de l'historien, sans beaucoup de succès en France, où l'histoire reste la description archivée d'une réalité directement saisissable. Le tournant linguistique, pris par les Anglo-saxons (Skinner) et les Allemands (Koselleck), a été et reste un virage difficile voire impossible pour les Français.

– *Les sciences du langage*, enfin, qui ne sont pas nées avec Saussure contrairement au mythe de l'origine de la discipline (la « coupure saussurienne », Pêcheux *et al.* 1971), ont également une histoire longue, dense et internationale (dans les années 1960, Harris déboule des États-Unis avec sa *discourse analysis*, et dans les années 1970, c'est Bakhtine qui va déferler en France et perturber le jeu de quilles de l'ADF à coups de social et de dialogisme). Comment tenir ensemble ces trois domaines, à froid, quarante ans après, sans le terreau ambiant et, parfois, dans le silence ou la réticence des anciens ? Comment faire l'histoire et la théorie de ce qui s'est écrit en partie dans l'engagement, la passion et les relations personnelles ?

1.2. L'articulation entre science et politique

L'histoire de ce courant est en outre intriquée à celle de la lutte politique, puisqu'on se bat à coup de théorie linguistique dans le « Cercle de linguistique » du CERM, combat qui a laissé des traces jusqu'à nos jours à travers le différend toujours vif entre analyse du discours et sociolinguistique (le combat en question a parfois féroce opposé entre 1976 et 1980 les saussuriens, tenants de la langue, aux bakhtiniens, tenants du social, c'est presque impensable actuellement et assez difficile à reconstituer sans les contextes vivants de l'époque) ; le lien entre science et politique est devenu inaudible, en tout cas en sciences du langage, et la théorie du discours telle qu'elle est nommée et présentée par Lacan (« Analyse du discours et analyse du moi », *Séminaire I*, 1954), Althusser (« Note sur la théorie du discours », 1966) et Pêcheux (*Analyse automatique du discours*, 1969), relève désormais de l'histoire des idées voire de l'archéologie.

1.3. L'oubli

Enfin Pêcheux, comme Althusser, pour des raisons différentes mais liées aux manifestations de l'instinct de mort qu'il avaient sans doute en commun, est littéralement tombé dans un oubli aussi soudain qu'assourdissant depuis son suicide en décembre 1983, oubli mâtiné de méfiance pour une œuvre qui a

étroitement lié la position scientifique et la lutte politique, dans un pays qui croit encore que la science est, doit être et surtout rester « objective ».

Le livre-anthologie de Denise Maldidier (1990) l'a sorti de cette nuit, mais au prix, à mon sens, d'une traduction, voire d'une reformulation de certains de ses concepts qui ne me semblent pas toujours correspondre aux définitions des textes originaux. Il est remarquable en effet qu'on lise désormais Pêcheux dans le texte de Maldidier ; c'est ainsi que Macherey l'aborde par exemple dans les deux conférences de janvier 2007 qu'il consacre à Thomas Herbert (Macherey 2007)¹, et il en est de même en sciences du langage : presque toutes les références à Pêcheux passent par *L'inquiétude du discours*. Parler de Pêcheux à ceux qui l'ont connu n'est jamais neutre, cela ressemble parfois au perçage d'une chape de plomb, certains refusent d'ailleurs de répondre aux questions. Sauf au Brésil où, pour des raisons historiques trop longues à expliquer ici, il est une véritable star, et où son œuvre est inlassablement traduite, commentée, interrogée : en 2003, pour les vingt ans de sa mort, les analystes de discours brésiliens ont organisé à Porto Alegre à l'été 2003 un colloque historique qui a rassemblé des « fans » portant des T-shirts à l'effigie de Pêcheux (hommage à la Brésilienne, certes, mais qui contraste spectaculairement avec l'oubli français). Seuls trois Français étaient là : Jean-Jacques Courtine, Michel Plon et Françoise Gadet, soit un élève et deux amis très proches. Il n'y a eu aucune manifestation en France, de quelque ordre que ce soit. Le texte que Plon a présenté, magnifique et coléreux (il y risque les termes d'*enterrement*, d'*empressements liquidateurs* et d'*éloge funèbre* pour décrire le devenir des travaux de Pêcheux en France), décrit très bien les relations complexes que Pêcheux entretenait avec Althusser « depuis son Quartier Général de l'armée philosophique de la rue d'Ulm » (2003 : 32) et également avec le lacanisme, ou plus exactement la conception lacanienne du discours. Le texte de Courtine, significativement intitulé « L'étrange mémoire de l'analyse du discours »², pointe sévèrement ce qu'il appelle la déformation de la théorie de Pêcheux en France et « l'effacement de la singularité des positions de Michel Pêcheux dans le développement de l'AD en France » (2003 : 4). Cette « étrange mémoire » a effacé en effet les conditions mêmes de production de cette théorie : le cadre du matérialisme historique, le concept central de contradiction qui implique que tout discours, toute formation discursive, soit structuré(e) par la division, l'articulation entre le réel de la langue et le réel de l'histoire (qui implique une articulation disciplinaire entre linguistes et historiens), entre le discours et ce que M. Pêcheux appelait ses « extérieurs », la détermination du sujet parlant par des évidences insues de lui, autrement dit par l'inconscient et l'idéologie, l'un étant d'ailleurs rabattu sur l'autre.

Sur ce fond théorique, historique et généalogique, les analyses que Stéphane Legrand et Guillaume Sibertin-Blanc ont présentées des concepts d'Althusser, ainsi que le moment de parole philosophico-autobiographique de Pierre Macherey (le 6 octobre), ont suscité chez moi les réflexions et associations suivantes :

2. La métaphore : un opérateur descriptif commun aux sciences humaines des années 1960-1970

Il me semble que l'utilisation que fait Althusser de la métaphore comme ressource pratique de l'écriture et de la pensée philosophiques (c'est comme ça que je le comprends) est directement, même si partiellement, liée à la fonction que la linguistique jakobsonienne, la psychanalyse lacanienne, et par la suite l'ADF donnent à la métaphore. Je dis liée et non issue : la métaphore et la métonymie sont à l'époque des outils de pensée communs aux diverses sciences humaines qui ont « adopté » le modèle linguistique (la « science pilote », selon l'expression de l'époque), outils proposés par Jakobson dans le célèbre texte de 1956 traduit en 1963 sur l'aphasie, « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », publié dans les *Essais de linguistique générale* (1963 [1956] : 43-67). Les deux figures de la métaphore et de la métonymie désignent, selon une relecture de Saussure, les deux axes de la production du langage : la

¹ Ce pseudonyme est d'ailleurs moins romantique que le « nom de guerre » que mentionne Macherey, qui reprend le mythe de la clandestinité qui entoure partiellement Pêcheux : il faisait son service militaire, il était soumis au devoir de réserve, plus restrictif en 1966-1967 qu'actuellement, où les armées ont inventé le « devoir d'expression » ; il écrivait donc sous pseudonyme, c'est ce qu'explique très simplement sa femme Angélique (entretien privé).

² Écho en forme d'hommage à un texte de M. Pêcheux, « L'étrange miroir de l'analyse du discours », qui préface la publication de sa thèse dans la revue *Langages* (Courtine 1981).

métaphore comme axe paradigmatique de la *sélection* présidant aux choix du locuteur, en particulier lexicaux ; la métonymie comme axe syntagmatique de la *combinaison*, les mots s'enchaînant par contiguïté. Cette description, aussi efficace qu'analogique, a eu un immense succès entre les années 1960 et 1980 comme opérateur descriptif de différentes formes d'écriture en linguistique, littérature, sémiotique, philosophie, psychanalyse, etc.

Une des premières utilisations de la métaphore comme concept psychanalytique par Lacan se trouve dans le séminaire 3, *Les psychoses*, tenu en 1955-1956. On y trouve deux chapitres (XVII et XVIII) intitulés « Métaphore et métonymie I et II », encore très près du travail de Jakobson sur les aphasies. Dans une conférence qu'il donne au « Groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès lettres », le 9 mai 1957, conférence publiée ensuite dans la revue *La psychanalyse* (1958-3) et reprise dans le premier tome des *Écrits* en 1966, que lit Althusser, il donne une première version du statut psychanalytique de la paire métaphore/métonymie à la linguistique en proposant une équivalence entre métaphore et symptôme, métonymie et désir :

« C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils [les analystes] ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une métonymie. Car le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse » (Lacan 1966 [1957] : 526 ; ital. de l'auteur).

Voilà donc la métaphore signifiant une absence, la métaphore comme signifiant coupé de son signifié, puisque le symptôme est un discours indirect, médiat, détourné (Stéphane Legrand parlait des « détours » du discours philosophique de et selon Althusser) pour dire... ce qui doit advenir dans l'analyse *via* les révélations de l'inconscient.

C'est dans le Séminaire 5, *Les formations de l'inconscient*, que sont posées les notions de « métaphore du Nom-du-Père » et de père symbolique (au sens que *symbolique* a dans la triade *réel, symbolique, imaginaire*), et que celle de « métaphore paternelle » est le mieux défini. Dans le chapitre VIII, « La forclusion du Nom-du-Père », il pose le Nom-du-Père comme signifiant symbolique :

« Il n'est pas pareil de dire qu'une personne doit être là pour soutenir l'authenticité de la parole, et de dire qu'il y a quelque chose qui autorise le texte de la loi. En effet, ce qui autorise le texte de la loi se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant. C'est ce que j'appelle le Nom-du-Père, c'est-à-dire le Père symbolique. C'est un terme qui subsiste au niveau du signifiant, qui dans l'Autre, en tant qu'il est le siège de la loi, représente l'Autre. C'est le signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi. C'est l'Autre dans l'Autre » (Lacan, 1998 [1957-1958] : 146).

Dans le chapitre suivant, « La métaphore paternelle », Lacan explique très clairement (il faut en profiter, ce n'est pas si fréquent) ce qu'il entend par métaphore paternelle, dans un développement très progressif et donc assez long. Tout d'abord il pose la question de ce qu'on appelle à son époque, dit-il « la carence paternelle », et en conclut que la présence effective du père n'est pas vraiment la question centrale : « On s'est alors aperçu qu'un Œdipe pouvait très bien se constituer même quand le père n'était pas là » (167). Il explique ensuite que selon lui la question du père est mal posée et que l'on « confond deux choses qui ont un rapport, mais qui ne se confondent pas, le père en tant que normatif et le père en tant que normal » (168-169). Précisant que ce qui importe c'est la *position* du père dans la famille, il en conclut au bout de sa démonstration que : « Eh bien le père n'y est pas un objet réel, même s'il doit intervenir en tant qu'objet réel pour donner corps à la castration. S'il n'est pas un objet réel, qu'est-il donc ? [...] C'est ceci – le père est une métaphore » (174).

La métaphore est donc un signifiant qui ne soutient pas forcément un signifié, et elle est cependant nécessaire et même indispensable à la vie psychique. La métaphore c'est en quelque sorte une mise en discours et pour Lacan, c'est donc « normal », de « parler sous métaphore » car c'est une nécessité

proprement symbolique, autrement dit d'une nécessité du discours³. La métaphore signale une place, une position, et l'on voit bien ce qui s'accorde dans ce concept de position entre le matérialisme, la psychanalyse et l'analyse du discours.

Qu'Althusser définisse le discours philosophique comme « sous des métaphores » me semble donc tenir autant d'un choix théorique que d'un air du temps, tout aussi théorique : ce qui est visé, c'est l'absence, une forme d'impossible qui définit les frontières du possible. Ce qui est visé, par la fonction symbolique, c'est-à-dire la capacité de mettre le discours en mots, c'est le réel. D'où ma seconde petite note décousue.

3. Le réel : vers une « théorie matérialiste du discours » (Pêcheux)

J'ai été frappée par la brève discussion autour de la définition de ce « réel » lors de la séance du 6 octobre, définition présentée comme difficile, puisque Stéphane Legrand soulignait qu'on ne savait pas très bien finalement ce qu'Althusser mettait sous ce terme. Pierre Macherey proposait la « chose en soi », « l'inconnaissable », sur quoi tout le monde tombait d'accord ; j'attendais pour ma part que quelqu'un mentionne le réel lacanien, mais ce n'est pas venu (j'aurais dû le faire mais j'étais assujettie par l'esprit d'escalier). Le réel lacanien est pour moi central dans la compréhension de ce qu'Althusser entend par « le réel », pour les mêmes raisons que précédemment à propos de la métaphore : parce que le réel lacanien est partout dans la pensée « soixante », que la dimension de l'impossible, du non-su, du non-dit, de l'absence (le paradigme lexical est vaste), est naturelle à la pensée dite structuraliste, et qu'Althusser ne peut pas, à mon avis, penser quoi que ce soit en dehors de la dimension de l'inconscient : c'est la lecture d'Althusser en connaissance du corpus lacanien qui me fait penser cela, de manière qui peut paraître orientée, et surtout rétrospective au sens où je projette peut-être sur le texte d'Althusser la pensée lacanienne, c'est possible. Mais les dates et les témoignages vont dans le sens d'une extrême connaissance, maîtrise et imprégnation du corpus freudien et lacanien par Althusser : Lacan commence son enseignement, on l'a vu, en 1954, et même si Althusser dit n'avoir jamais assisté à aucune séance du séminaire, il sait parfaitement ce qui s'y dit (ne serait-ce que parce qu'on en parle beaucoup) et il est par ailleurs un lecteur assidu des *Écrits* (Althusser 1992). Il lit aussi les séminaires qui circulent sous forme de sténotypies, comme le précisent Corpet et Matheron dans leur édition des *Écrits sur la psychanalyse*. Lacan parle du réel dès sa thèse de 1932 (*De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la réalité*), mais il présente véritablement la notion dans son premier séminaire de 1953-1954, *Les écrits techniques de Freud* :

« [...] le réel, ou ce qui est perçu comme tel, est ce qui résiste absolument à la symbolisation. En fin de compte, le sentiment du réel ne se présente-t-il pas à son maximum, dans la brûlante manifestation d'une réalité irréelle, hallucinatoire ? » (1975 [1953-1954] : 110).

Défini par rapport au symbolique (le discours) et à l'imaginaire (le fantasme), le réel est ce qui n'est pas accessible au sujet autrement que dans l'hallucination, et surtout il est plein, compact et sans fissure, étanche au manque qui crée le désir. En effet la division du sujet, ses failles et ses contradictions sont les moteurs de son désir, qui n'advient que s'il accède au symbolique, ce qui lui permet de « dire » une réalité, et non pas un réel. Ce thème est développé dans le séminaire VII, *Le désir et son interprétation*, non encore édité :

« Je dis le réel, et non pas la réalité, car la réalité est constituée par tous les licols que le symbolisme humain, de façon plus ou moins perspicace, passe au cou du réel en tant qu'il en fait les objets de son expérience. L'objet dont il s'agit, pour autant qu'il rejoint le réel, y participe en ceci que le réel s'y présente justement comme ce qui résiste à la demande, ce que j'appellerai l'inexorable » (Lacan, 1958-1959, sténotypie).

³ Parler, c'est symboliser, c'est métaphoriser, et cela, « naturellement ». Lakoff et Johnson, dans leur ouvrage de 1979, *Metaphors We Live by*, à partir d'un tout autre terrain épistémologique, banaliseront cette banalité de la métaphore, considérée désormais en linguistique comme une manière ordinaire de produire un discours sur le monde.

Cette conception du réel, comme ce sur quoi finalement se construit le désir, est commune à la psychanalyse, la linguistique et la philosophie de ces années 1960. Toute la conception de la langue sur laquelle repose l'ADF est imprégnée de cette idée de division et de faille. Dès 1971, au moment où il travaille étroitement avec Antoine Culioli et Catherine Fuchs, Pêcheux pose la nature du rapport à la réalité, dans les termes de l'effet idéologique (l'article d'Althusser sur les AIE a eu sur lui comme sur beaucoup d'autres un effet inspirateur très fort), qui est selon moi l'équivalent marxiste du « licol symbolique » de Lacan :

«Le point central sur lequel se différencient les fonctionnements idéologique-notionnel d'une part, scientifique-conceptuel⁴ de l'autre est donc bien, comme nous l'annoncions plus haut, la nature de la référence à la "réalité"».

On peut maintenant ajouter cette précision que l'extériorité de la "réalité" est un **effet idéologique** qui ne doit pas être confondu avec la thèse matérialiste concernant l'existence du réel en dehors de la pensée : dans la mesure où cette dernière thèse prend nécessairement appui, pour se formuler, sur l'existence des différentes disciplines scientifiques, on peut même dire qu'elle est le strict contre-pied de l'**effet idéologique** en question (Fuchs, Pêcheux s.d., ca 1971 : 34 ; gras des auteurs)

La même année, le célèbre article où est définie la « sémantique discursive », qui est le nom que Pêcheux veut donner à son analyse du discours, à partir de la notion centrale de « formation discursive »⁵, s'appuie sur un arrière-plan matérialiste (« conditions de production », « processus », « positions ») qui intègre au sens lui-même les conditions de production du sens. C'est une position nouvelle, qui pose un nouveau rapport entre la langue et son extérieur, rapport qui n'est plus une opposition mais un continuum :

« Le cas est tout différent pour la sémantique. En effet, *le lien qui relie les "significations" d'un texte aux conditions socio-historiques de ce texte n'est nullement secondaire, mais constitutif des significations elles-mêmes* : comme on l'a remarqué à juste titre, parler est autre chose que produire un exemple de grammaire.

C'est dire du même coup que la sémantique susceptible de décrire scientifiquement une formation discursive ainsi que les conditions de passage d'une formation à une autre ne saurait se restreindre à une sémantique lexicale (ou grammaticale), mais doit avoir fondamentalement pour objet de rendre compte des processus régissant l'agencement des termes en une séquence discursive, et cela en fonction des *conditions* dans lesquelles cette séquence discursive est produite : nous appellerons « sémantique discursive » l'analyse scientifique des processus caractéristiques d'une formation discursive, cette analyse tenant compte du lien qui relie ces processus aux conditions dans lesquelles le discours est produit (aux positions auxquelles il doit être référé) » (Pêcheux, Haroche et Henry 1971, 141 et 149 ; ital des auteurs).

Cette position s'est un peu effacée dans les travaux actuels, où le contexte de production est souvent présenté comme un extérieur qui a certes une influence sur l'élaboration du sens, mais qui n'est plus vu comme entrant intimement dans le processus même de construction du sens. Le sujet autonome a repris

⁴ Le point de départ des travaux de Pêcheux est la distinction entre discours scientifique et discours idéologique, travaillée à partir de son sujet de thèse, les « énoncés insolites », et posée dans son premier livre écrit en collaboration avec M. Fichant, *Sur l'histoire des sciences*.

⁵ L'origine du concept de formation discursive, au centre de l'ADF proposée par Pêcheux, me pose un problème de source. Foucault n'est jamais cité à cette occasion, ni à cette époque d'ailleurs dans ses autres écrits ; il le lira beaucoup, mais plus tard, vers 1975, comme l'indique une communication de 1977, inédite en français et traduite dans l'anthologie de Denise Maldidier : « Remontons de Foucault à Spinoza » (1990 : 245-260). Pêcheux donne en 1971 comme source pour l'élaboration de la formation discursive une sorte de on-dit (ce qui est un comble pour une source) : « ce qu'on appelle "les classiques du marxisme" ». Si l'on se concentre sur la notion de formation plus que sur celle de discours, et si l'on reprend toutes les occurrences de ce terme depuis *Analyse automatique du discours*, alors je pense que l'on peut dire que Pêcheux a élaboré sa formation discursive (le terme étant homonyme de celui de Foucault qui ne procède pas du tout de la même manière et qui, surtout, ne part pas de la formation sociale marxienne) selon le cheminement suivant : *formation sociale*, puis *formation idéologique* (les deux présents dans *Analyse automatique du discours* commencé en 1967), puis *formation imaginaire* (Lacan, encore) et enfin *formation discursive* (Guilhaumou proposera formation rhétorique un peu plus tard). On a toujours écrit, et même dans des documents que Pêcheux lui-même a cosignés, que la formation discursive de l'ADF était issue de Foucault ; mais je ne vois pas, sur les plans théorique et épistémologique, le lien entre les deux concepts, ni, sur le plan méthodologique, les traces du retravail d'une notion par l'autre. À creuser.

quelques-uns de ses anciens droits. Mais dans l'ADF des années 1970, que représente bien *Les vérités de La Palice* publié en 1975, la transparence du sens et la maîtrise du dire sont sérieusement malmenés. Dans la partie III intitulée « Discours et idéologie », sous le chapitre 3 : « La forme-sujet du discours », Pêcheux met en place l'ensemble des concepts de sa « théorie matérialiste du discours », et en particulier le concept d'interdiscours. Je cite le passage ici pour montrer à quel point, et avec quel naturel, cette théorie s'appuie sur le fonds conceptuel matérialiste :

« Nous proposons d'appeler interdiscours ce “tout complexe à dominante” des formations discursives, en précisant bien qu'il est lui aussi soumis à la loi d'inégalité-contradiction-subordination dont nous avons dit qu'elle caractérisait le complexe des formations idéologiques.

Nous dirons dans ces conditions que le propre de toute formation discursive est de dissimuler, dans la transparence du sens qui s'y forme, l'objectivité matérielle contradictoire de l'interdiscours, déterminant cette formation discursive comme telle, objectivité matérielle qui réside dans le fait que “ça parle” toujours “avant, ailleurs et indépendamment”, c'est-à-dire sous la domination du complexe des formations idéologiques » (Pêcheux, 1975 : 146-147).

Enfin, dans un ouvrage devenu difficilement lisible mais également très caractéristique de cet état de la théorie du discours articulée sur l'inconscient et l'idéologie, intitulé *La langue introuvable*, co-écrit par M. Pêcheux et F. Gadet, et publié dans la collection d'Althusser chez François Maspero, on trouve constamment une référence au « réel de la langue ». L'un des chapitres s'intitule « Le réel de la langue, c'est l'impossible », et développe la position de J.-C. Milner, qui propose le terme de *lalangue* pour désigner justement ce réel de la langue :

« La thèse soutenue par Milner attache ainsi entièrement la possibilité de la linguistique à ce que la langue recèle l'impossible, “impossible de dire, impossible de ne pas dire d'une certaine manière”. L'Œdipe linguistique correspond au fait que le tout de lalangue ne peut être dit, dans quelque langue que ce soit » (Gadet, Pêcheux 1981 : 49 ; ital. des auteurs).

Je pense que c'est de ce réel-là, ou de quelque chose d'équivalent qu'Althusser parle quand il emploie le mot. Réel de la langue, réel de l'histoire, réel de l'inconscient, sont les impossibles sur lesquels se construisent et disent la langue, l'histoire et l'inconscient.

4. L'altérité

J'ai appris en écoutant Stéphane Legrand lors du séminaire du 6 octobre que l'altérité, autrement dit la division, était définitoire du matérialisme. Le matérialisme est une pensée qui a affaire à son dehors, explique-t-il, une pensée fêlée en quelque sorte, une pensée qui n'existe que quand il y a de l'autre. Conception que j'attribuais, ignorante de mes classiques philosophiques, à Lacan relecteur de Freud, transmise dans l'ADF via Pêcheux jusqu'à nous, linguistes discursivistes, qui fondons toutes nos recherches sur cette idée qu'il y a un ailleurs non su de la langue et du discours, qu'il y a une autre scène discursive, et que, dans les termes ordinaires que Pêcheux ne négligeait pas, on ne sait pas ce qu'on dit ; cela nous vaut régulièrement, au mieux, le silence, au pire, la condescendance de nos collègues linguistes du système qui se posent assez peu, finalement, la question du sujet. Mais passons. Ignorance philosophique de ma part, donc, je ne l'avais jamais entendu ou lu de cette manière chez Althusser ou même Marx, pour moi, vraiment, l'autre, l'extérieur à soi, le dehors de soi et de la pensée consciente était du côté de l'inconscient, donc de Freud-Lacan et de la psychanalyse, et je ne le plaçais pas chez Marx.

Je suis incapable de tracer la généalogie de cette altérité, et de voir ce qui vient de la psychanalyse et de la philosophie matérialiste sur ce point. Je remarque seulement que le contenu du célèbre article d'Althusser sur les AIE, qui propose une théorie de l'idéologie comme l'inconscient du sujet (pour aller vite), est déjà largement présent dans la première des *Trois notes sur la théorie des discours* (1966 pour l'écriture et la circulation) : la théorie de l'idéologie naît donc en partie dans un texte sur la psychanalyse, naît partiellement de la psychanalyse, et ce n'est pas rien de le souligner me semble-t-il. Ce qui confirme, à mon sens, l'importance de la psychanalyse dans la pensée d'Althusser en général.

Il me semble donc intéressant de décrire comment Lacan décrit le sujet « aliéné » (objet de la citation en exergue de ce papier), et de montrer ce que l'analyse du discours a fait de cette faille structurelle sur le plan de la théorie du discours. Le mieux est de le citer, dans le Séminaire *Les formations de l'inconscient* de 1957-1958 qui, je crois, est celui qui articule le mieux et le plus créativement des savoirs que travaillent la philosophie, la linguistique et la psychanalyse. Dans la première partie intitulée « Les structures freudiennes de l'esprit », il sape vigoureusement les fondements du sujet de la psychologie et son fantasme d'unité et de synthèse :

« Assurément, aucune donnée de l'expérience ne permet de soutenir l'identification du moi avec un pouvoir de synthèse. Est-il même besoin de recourir à l'expérience freudienne ? Une simple inspection sincère de ce qu'est notre vie à chacun, permet d'entrevoir que cette soi-disant puissance de synthèse est plus que tenue en échec. A vrai dire, sauf fiction, il n'y a vraiment rien qui soit d'expérience plus commune que non seulement l'incohérence de nos motifs, mais le sentiment de leur profonde immotivation, de leur aliénation fondamentale. Freud nous apporte une notion d'un sujet qui fonctionne au-delà. Ce sujet en nous, si difficile à saisir, il nous en montre les ressorts et l'action. C'est là quelque chose qui aurait dû retenir l'attention, que ce sujet – qui introduit une unité cachée, secrète, dans ce qui nous apparaît être, au niveau de l'expérience la plus commune, notre profonde division, notre profond ensorcellement, notre profonde aliénation par rapport à nos propres motifs – que ce sujet soit autre » (Lacan, 1998 [1957-1958] : 48).

L'ADF se fonde sur cette même division aliénante du sujet et sur la contradiction inhérente à ses productions, à partir d'une conception de la langue hétérogène de défectueuse. Le texte qui décrit le mieux cette nature imparfaite de la langue est *Le mauvais outil* de Paul Henry, ami et compagnon de travail de Pêcheux⁶, ouvrage qui part de la contestation de la théorie d'Oswald Ducrot sur le présupposé (pour Ducrot le présupposé est comme un écart, un défaut de la langue) :

« Que le langage en tant qu'outil fasse toujours défaut, cela est patent et il n'y a guère plus à en dire, scientifiquement parlant j'entends. En tant qu'instrument de la communication et de l'échange, de la pensée et de son expression, il finit toujours par trahir la pensée, par être cause de malentendus, d'illusions et d'erreurs. Parler en l'occurrence d'un défaut du langage, le présenter comme un mauvais outil, comme Bentham ou comme Frege, paraît même un euphémisme qui préserve le mirage du langage bien fait, de l'outil perfectionné ou d'un usage raisonné de cet outil. Ce n'est pas ainsi que l'on peut approcher la langue » (Henry 1977 : 162).

Cette conception de la langue et des modes de production du discours a donné un ensemble de concepts aussi riches que complexes, et qui ont formé, entre 1969 et les années 1980, cette « théorie matérialiste du discours » désormais perdue⁷ : les productions verbales sont traversées par l'*interdiscours* producteur de *discours-transverses* (Pêcheux 1975), dont on peut repérer les marques dans l'*intradiscours* (autrement dit la *matérialité discursive*, Conein *et al.* 1981), constituées d'*hétérogénéité discursive* (Authier-Revuz 1995), ancrées dans une *mémoire discursive* (Courtine 1981) qui mine l'homogénéité fantasmée du sujet qui croit naïvement (*i.e.* idéologiquement) à la maîtrise de son discours. Des dizaines de travaux de linguistique et d'analyse du discours depuis le début des années 1970 sont sortis de cette idée que le discours est extérieur à lui-même ; l'analyse des segments langagiers empiriques en a été profondément modifiée (une description de l'ensemble de cette aventure est donnée dans Mazière 2005).

Mais l'analyse du discours actuelle, rabattue sur une analyse linguistique de la langue qui a oublié l'histoire (réduction à la langue sans contexte), ou étendue à une sociologie de la parole qui a oublié la matérialité de la langue (extension à l'interaction en général), s'est en quelque sorte « dématérialisée » en se démarquant. Si être matérialiste c'est, comme le disent avec un certain panache Stéphane Legrand et

⁶ Pêcheux travaille en collaboration très étroite avec deux amis, Paul Henry et Michel Plon. Ils animeront ensemble pendant trois ans et demi un séminaire intitulé « Recherches sur la théorie des idéologies » à la MSH (entre 1976 et 1979), surnommé le « séminaire HPP », lieu important de la pensée de ces années-là.

⁷ Je ne sais pas ce qu'il en est dans les lieux du savoir philosophique, mais il est devenu impertinent, déplacé, voire dangereux, dans les colloques de linguistique, même « ADF friendly », d'utiliser la psychanalyse lacanienne, de travailler autour des failles, des ignorances et des béances du sujet, et de penser que l'activité scientifique est faite, aussi, de politique et de social. Quant à citer Althusser...

Guillaume Sibertin-Blanc, s'inscrire dans « l'horizon éthique et politique d'un procès dans la connaissance » (2007 : «3), alors il me semble que la possibilité d'un nouveau matérialisme (ou la nouvelle possibilité du matérialisme, je ne sais pas), entraînerait celle d'une nouvelle analyse du discours, et, pourquoi pas, d'une nouvelle approche de la psychanalyse, pour peu que l'on fasse porter la réflexion sur les trois côtés du triangle *Sen même temps* : matérialisme, discours et inconscient.

Références bibliographiques

- Althusser L., 1992, *L'avenir dure longtemps* suivi de *Les faits. Autobiographies*, Paris, Stock/IMEC.
- Althusser L., 1993, *Écrits sur la psychanalyse*, Paris, Stock/IMEC (1966 : Trois notes sur la théorie des discours », 111-171).
- Authier-Revuz J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Birman J., 2007, *Foucault et la psychanalyse*, Lyon, Parangon/Vs.
- Courtine J.-J., 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages* 62, « Analyse du discours politique », Paris, Larousse, 9-128.
- Courtine J.-J., 2003, « L'étrange mémoire de l'analyse du discours », communication au colloque de Porto Alegre, Hommage à Michel Pêcheux, inédit en français, parution en portugais dans les actes.
- Fuchs C., Pêcheux M., s.d. (ca 1971), *La détermination : relatives et déterminants*, mémoire, s.l.n.d., 46 p. dactylographiées (incomplet, 2 premiers chapitres).
- Henry P., 1977, *Le mauvais outil. Langue, sujet et discours*, Paris, Klincksieck.
- Jakobson R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit (1956 : Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », 43-67)
- Lacan J., 1999 [1966], *Écrits 1 et 2*, Paris, Éditions du Seuil.
- Lacan J., 1975 [1953-1954], *Séminaire 1, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Éditions du Seuil.
- Lacan J., 1981 [1955-1956], *Séminaire 3, Les psychoses*, Paris, Éditions du Seuil.
- Lacan J., 1998 [1957-1958], *Séminaire 5, Les formations de l'inconscient*, Paris, Éditions du Seuil.
- Lacan J., 1958-1959, *Séminaire 6, Le désir et son interprétation*, inédit, sténotypie en ligne sur <http://www.ecole-lacanienne.net>
- Laplanche J., 1968, *Séminaire de Sainte-Anne* (inédit, papiers de travail).
- Legrand S., Sibertin-Blanc G., 2007, « Introduction générale : vers le matérialisme », Groupe de Recherches Matérialiste, en ligne sur <http://www.europhilosophie.eu/recherche/spip.php?article130>
- Macherey P., 2007, « Langue, discours, idéologie, sujet, sens : de Thomas Herbert à Michel Pêcheux », Groupe d'études « La philosophie au sens large », en ligne sur <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/macherey20062007/macherey17012007.html>
- Maldidier D. (prés.), 1990, *L'inquiétude du discours. Textes de M. Pêcheux*, Éditions des Cendres.
- Mazière F., 2005, *L'analyse du discours. Histoire et pratique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- Milner J.-C., 1978, *L'amour de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le champ freudien ».
- Paveau M.-A., Rosier L., 2005, « Éléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique », communication au colloque franco-allemand : « L'analyse du discours en France et en Allemagne », texte en ligne sur <http://www.johannes-angermueller.de/francais/adfa.html>
- Pêcheux M., Fichant M., 1969, *Sur l'histoire des sciences*, Paris, François Maspero, coll. « Théorie ».
- Pêcheux M., 1969, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod.
- Pêcheux M., 1975, *Les vérités de La Palice*, Paris, François Maspero, coll. « Théorie ».
- Pêcheux M., 1981, « L'étrange miroir de l'analyse du discours », *Langages* 62, « Analyse du discours politique », Paris, Didier-Larousse, 5-8.
- Pêcheux M., Gadet F., 1981, *La langue introuvable*, Paris, François Maspero, coll. « Théorie ».
- Plon M., 2003, « Analyse du discours (de Michel Pêcheux) vs analyse de l'inconscient » (inédit, papier de travail).
- Roudinesco E., 1993, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard.